SI

I

IM

NOTICE

SUR LA VIE ET LA MORT DE

Messire G. Nadeau

CURE DE STE. LUCE

PAR

J. W. MILLER.

Rimouski :

IMPRIMERIE DE LA *Voix du Golfe*

1870

BR(S)
253.2092
G134
N59

Introduction.

S'il faut chercher dans le mérite d'un homme la mesure des regrets que doit inspirer sa perte, peu d'hommes ont droit au même degré que le vénérable Messire Gabriel Nadeau, aux regrets du clergé et de toutes les personnes qui l'ont connu.

Oui, c'est une perte pour la paroisse de Ste. Luce à la prospérité de laquelle il a travaillé pendant plus d'un quart de siècle, et qui a vu s'éteindre en lui son guide, son défenseur, son ami, son père !

C'est une perte pour le clergé qui se voit dépouillé d'un de ses plus dignes membres.

Nous ne surprendrons personne en ajoutant que la science théologique a perdu en même temps un de ses adeptes les plus dévoués.

Tous ceux qui ont eu le bonheur de le voir de près savent qu'à une intelligence développée et a une profonde érudition il joignait une modestie, une simplicité, une abnégation que nous appellerions antique, si dans l'Eglise de Jésus-Christ de telles vertus ne devaient être toujours anciennes

et toujours nouvelles. Ce prêtre, aussi humble devant les hommes qu'il était grand devant Dieu, présentait le type parfait du prêtre canadien, du prêtre catholique.

Il nous semble que d'après ce portrait ceux surtout qui ne l'ont pas connu doivent naturellement être désireux de connaitre les diverses phases de la vie de M. Nadeau.

Pour satisfaire ce légitime désir, nous allons, non pas donner une vie complète, ni faire une œuvre littéraire, mais esquisser une notice biographique du vénéré et regretté défunt.

Celui qui a écrit ces lignes était compté au nombre de ses amis.

Il l'aimait comme on aime la pluie quand règne un vent brûlant et que la terre en est desséchée, à cause du bien qu'il faisait à son âme.

Il l'aimait en un mot pour le bien qu'il faisait à tous et qu'il en recueillait lui-même.

Puisse ce témoignage que la douleur a rendu bien tardif, contribuer à répandre au loin le parfum des vertus du père regretté de tant d'âmes !

Puisse-t-il surtout engager une plume plus habile à retracer dignement la vie si pleine d'œuvres de ce prêtre cher à Dieu

NOTICE

SUR LA VIE ET LA MORT DE

Messire G. NADEAU.

I

M. Gabriel Nadeau naquit à Saint-Gervais, comté de Bellechasse, le 15 juin 1808.

Il était fils d'un respectable meunier, M. Gabriel Nadeau, que la fortune n'avait pas favorisé de ses dons, mais que la vertu, l'honneur et la probité, avait comblé de leursplus belles faveurs.

Sa mère Geneviève Talbot, était une de ces femmes chrétiennes, qui font le bonheur d'une famille et dont les leçons et les exemples laissent de salutaires empreintes dans le cœur de leurs enfants.

Ses premières années furent celles d'un enfant heureusement doué qui grandit sous les yeux d'une mère chrétienne et vigilante.

Il ne la quittait guère que pour se rendre aux petites écoles de sa paroisse.

On remarqua bientôt en lui un vif désir d'apprendre, une grande assiduité et un amour infatigable du travail.

D'un caractère à la fois doux et sérieux, il cachait une âme ardente.

Dès les premières leçons qu'il reçut ses remarquables talents se firent jour : il fut bientôt un des enfants les plus capables et les plus pieux de sa classe.

Sa modestie et sa douceur égalaient ses talents précoces : on le voyait toujours grave et recueilli et levant souvent les yeux au ciel.

Ses camarades se tenaient avec réserve en sa présence ; ils respectaient sa modestie, son amour pour la pudeur ; car ils savaient qu'il le portait jusqu'au scrupule.

Mais ce qui était vraiment remarquable pour un si jeune enfant, c'était, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sa passion pour la prière.

Il s'était construit un petit oratoire avec l'argent que lui donnait sa mère pour ses menus plaisirs et passait-là les heures réservées pour ses récréations.

Admirable et édifiant présage de ce qui devait arriver plus tard !

A onze ans il eut le bonheur de s'asseoir pour la première fois à la table sainte, et d'être confirmé la même année par l'illustre prélat dont la mémoire est chere à tout canadien, Mgr J. O Plessis.

Il est inutile de dire avec quels sentiments il vit approcher ce grand jour qui laisse de si profondes impressions et exerce une si grande influence dans la vie d un chrétien, mais avec ces dispositions favorables, ce fut pour lui uu jour deux fois heureux quand on lui apprit son admission au Petit Séminaire de Québec.

Le rêve de toute son enfance devenait une réalité.

Les aspirations de son cœur, ses vœux les plus ardents allaient enfin être exaucés : aller étudier au séminaire !

Avec un esprit naturel, facile, solide et étendu, l'étude n'eut point de difficultés qu'il n'applanît, point de dégout qu'il ne dévorât, point d'obstacle qu'il ne surmontât.

Ses progrès furent en conséqnence rapides et solides.

Son amour du travail, son heureuse mémoire, son bon esprit, la rectitude de son jugement, la précoce maturité de son

caractère tous ces dons si heureusement réunis, lui assurèrent les plus brillants succès.

Pendant la dernière année de ses études, le jeune séminariste comprit qu'il était appelé à embrasser l'état ecclésiastique.

Après avoir attentivement considéré quel serait le meilleur emploi qu'il pourrait faire de ses talents, il conclut que c'était là qu'il lui serait donné de faire la plus grande somme de bien.

En 1834, il reçut la tonsure des mains de Mgr. Signay.

Le nouvel ecclésiastique fut envoyé la même année au séminaire de Nicolet comme professeur.

Une mémoire heureuse, un goût sûr, des connaissances étendues et variées, le rendaient éminemment propre aux fonctions qu'il était appelé à remplir.

Il avait déjà acquis toutes les qualités d'un professeur expérimenté et prudent : fermeté de caractère tempérée par une intelligente douceur, respect religieux du règlement, même dévouement aux intérêts de la piété et des fortes études ecclésiastiques, fidélité aux traditions du séminaire, une rare mesure dans l'exercice

de l'autorité, tels étaient les principaux traits qui distinguèrent M. Nadeau, pendant ses deux années de professorat au séminaire de Nicolet.

Les qualités du jeune professeur furent appréciées à leur juste valeur, et M. J. C. Leprohon, alors directeur, voulut l'aggréger à cette institution, mais il était destiné au ministère. Il retourna à Québec où, après avoir passé un an au Grand Séminaire, il fut ordonné prêtre dans l'automne de 1837.

II

Aussitôt après son ordination, M. Nadeau fut nommé vicaire de M. Picard, curé de St. Germain de Rimouski, auprès duquel il resta pendant cinq ans.

Heureux le jeune prêtre qui, au seuil de sa carrière sacerdotale, a le bonheur de trouver, dans le curé dont il est appelé à partager les travaux, un modèle de régularité, un bienveillant conseiller, un guide sûr et fidèle ! plus heureux encore le jeune vicaire qui comprend bien la nature de ses devoirs, et les immenses avantages qu'il peut retirer, pour le reste de sa vie, de ces quelques années de noviciat et d'épreuve !

M. Nadeau ne parlait jamais de son vénérable curé qu'avec le plus profond respect et une sorte d'attendrissement.

Il y avait entre ces deux hommes capables de s'apprécier, un continuel échange de respect et d estime, d'amitié et d'attachement.

M. Picard méritait bien la considération dont son jeune confrère se plaisait à l'entourer.

Prêtre d'une conduite irréprochable et administrateur d'uue prudence consommée, il a laissé les meilleurs souvenirs dans la paroisse qu il a gouvernée pendant dix années *

---

* Messire Thomas Ferruce Des Troismaisons dit Picard était né à Saint-Pierre, rivière du sud, le 12 janvier 1796, et avait été ordonné prêtre à Québec le 17 octobre 1819. D'abord vicaire à Saint-Hyacinthe, il fut envoyé l'année suivante, comme missionnaire à la Rivière Rouge. A son retour, en 1827, il fut chargé de la cure de Saint-Urbain où il demeura six ans. En 1833, il fut transféré à Saint-Germain de Rimouski, avec la charge des missions qui en dépendaient alors, jusqu'en 1850, où il fut chargé de la paroisse de Saint-François, Ile d'Orleans, C'est dans cette paroisse qu'il s'est éteint paisiblement le 5 avril 1866.

M. Nadeau admirait en lui ces habitudes de travail et d'ordre, ce tact délicat, cette fermeté de caractère, toutes ces qualités enfin dont il portait en lui même les précieux germes et qui l'ont si éminemment distingué.

Sous un maître si vertueux et si habile le jeune vicaire s'efforça chaque jour de s'initier à la vie ecclésiastique, se forma aux vertus sacerdotales et acquit ainsi les connaissances qui lui devaient un jour servir pour la direction de la paroisse de Ste. Luce.

Au-reste, il trouvait son bonheur dans l'humble condition de vicaire.

Il ne désirait point changer de position, il aurait aimé à partager les travaux de son vénérable curé jusqu'à la fin de sa carrière.

III

Pendant les cinq annés qu'il passa comme vicaire auprès de M. Picard, c'est-à-dire depuis 1837 jusqu'en 1842, M. Nadeau fut chargé de la desserte des missions échelonnées le long du bord de l'eau à partir de Rimouski jusqu'au Mont-Louis, sur une étendue de plus de cinquante lieues.

Il fallait un courage et une vigueur plus qu'ordinaires pour supporter les fatigues de ce pénible apostolat, et porter les secours de la religion aux fidèles disséminés sur une longue côte : ces qualités, M, Nadeau les possédait au suprême degré.

Le souvenir de ces courses évangéliques est encore et restera longtemps gravé dans la mémoire des premiers habitants de ces endroits.

Il n'y avait alors que des chemins très peu praticables ; il fallait, le plus souvent, aller administrer les malades, dire la messe, etc., à pied, ou sur une barque de pêcheur.

Que de dangers, que de tempêtes affrontés, montés sur ces frêles embarcations, pour aller porter à ces populations éparses et délaissées la lumière, la consolation et le salut !

Quand l'eau devenue pesante et surchargée de glaçons, ne permettait plus de voyager par eau sans un danger imminent, il chaussait alors la botte canadienne pour longer les grèves à travers la vase et les glaces brisées que le vent du nord entassait sur la rive.

Il lui fallait escalader des rochers escarpés ; couper des baies profondes ; ça et là

de petites rivières devant être traversées à gué ; de longues distances franchies sans rencontrer de maisons habitées ; souvent obligé de coucher dehors, et dans la saison la plus rigoureuse, jamais il ne faisait entendre une plainte.

Que de tristes journées passées ainsi sans abri, exposé quelquefois à une pluie torrentielle, ou à la rigueur du froid dans les longues nuits de l'automne et de l'hiver.

Voici une épisode qui nous a été rapportée.

Un jour, ou plutôt une nuit, un jeune homme vint à Rimouski le prier de descendre à Ste. Anne-des-Monts pour administrer sa mère dangereusement malade.

Quoique souffrant lui-même et de retour à peine d'une de ses pénibles expéditions, M. Nadeau n'hésite pas un instant à partir, accompagné de celui qui était venu le chercher.

On était alors à la fin de décembre ; le temps était affreux ; un vent de tempête soufflait du nord-est et la neige, en gros flocons, tombait en abondance.

Ils eurent à patauger dans la vase et passer dans l'eau à mi-jambe les petites rivières qui leur barraient le passage.

Arrivés à la rivière Tartigou, ils eurent à lutter contre les courants durant trois-quarts d'heure armés seulement d'un bâton et ayant l'eau jusqu'à la ceinture.

Ils rencontrèrent les mêmes difficultés en traversant la Rivière Blanche.

Ils arrivèrent à Matane dans la nuit où après avoir pris quelque nourriture, ils montèrent sur une *berge* pour traverser la rivière.

L'obscurité était complète et la prudence leur conseillait de ne pas tenter, par un temps pareil, de passer cette rivière, assez large du reste, et au milieu des glaçons qu'elle charriait.

Mais le cœur d'un prêtre ne la consulte pas toujours, la prudence !

Arrivés au milieu de la rivière leur frèle embarcation frappe sur une roche, se défonce, s'emplit d'eau, et force leur est de passer là le reste de la nuit, trempés jusqu'aux os et exposés à la rigueur d'un froid excessif.

Le lendemain matin les habitants du voisinage vinrent les retirer de leur périlleuse position.

Le compagnon de M. Nadeau était telle-

ment épuisé qu'on dut le déposer presque mourant, chez un de ses amis à Matane. M. Nadeau fut obligé de poursuivre sa route seul.

Celui qui l'aurait rencontré alors, couvert de neige et de glace ; enfoncant dans les ornière couvertes d'une glace épaisse qui après avoir déchiré ses vêtements, meurtrissait et ensanglantait ses jambes ; un sac suspendu à son cou, une paire de raquettes sous son bras, un bâton dans sa main, aurait bien reconnu le vrai missionnaire.

Il arriva enfin au terme de son voyage. Il était temps !

La pauvre malade était à l'extrémité : aussitôt qu'elle eut reçu les derniers secours de la religion, elle expira.

A son retour a Matane, M. Nadeau eut la douleur de voir mourir son compagnon de voyage. Les misères qu'il avait endurées en descendant de Rimouski l'avait tué !

Voilà l'esquisse bien imparfaite d'un de ces voyages dans ces contrées, voyages qui se répétaient bien souvent.

IV

On dit avec raison que le Canadien ne

peut vivre heureux et content hors de l'organisation de la paroisse.

Il lui faut son église ou sa chapelle, son curé, ses marguilliers, les offices du dimanches, douce occasion pour lui de rencontrer ses parents, ses amis et ceux avec qui il a quelque chose à régler.

M. Nadeau voyant le développement rapide de sa mission de Ste. Luce entreprit d'y faire élever une église en pierres.

Il avait eu d'abord à faire partager son idée à ses supérieurs et à quelques personnes pieuses qui lui promirent leur concours.

Le vœu des habitants était unanime : il ne s'agissait que de trouver de l'argent.

On fit une première souscription, à la condition expresse que ce serait M. Nadeau qui présiderait à tout.

Mais malgré cette bonne volonté, on était loin du compte en commençant. On peut juger des efforts que M. Nadeau dut faire.

Démarches ! sollicitation ! quêtes ! et aussi chemin faisant, et à plus d'une porte, ainsi qu'il arrive en pareil cas, humiliations et refus !

L'infatigable missionnaire se mettait

sur les bras des entreprises énormes, en apparence impossibles, qui lui devenaient une source de tribulations.

C'est que, pour bâtir son église de Ste. Luce, il dut lui-même présider au transport des matériaux, à l'achat des bois de construction, c'est à lui qu'on s'adressait pour solder les dépenses, payer les journées de travail : cela dura plus de trois ans (1839–1842).

Il faisait face à tout, à la fois architecte entrepreneur de travaux, directeur des ouvriers, leur médecin quelquefois, leur providence toujours, profitant de la circonstance et des contretemps même pour ramener les débauchés ou reprendre les ivrognes.

Il eut la consolation de voir son œuvre couronnée d'un plein succès : le jour de Noël 1842, M. Nadeau qui, après cinq ans de vicariat à Rimouski venait d'être nommé curé de Ste. Luce, put célébrer le saint sacrifice de la messe pour la première fois dans la magnifique église qu'il venait d'ériger.

En se chargeant de la cure de cette paroisse, il ne cessa pas de continuer la desserte de ses missions, toujours avec le

même zèle, la même énergie, le même dévouement.

Cependant en 1845 le nombre toujours croissant des habitants ne lui permettant plus de desservir seul, cette vaste mission fut partagée : M. Nadeau conserva les missions de Ste. Luce, de Ste. Flavie, de Métis et de Sandy Bay, et M. J. B. Côté fut envoyé à Matane d'où il surveillait les autres dessertes.

Homme d'ordre et d'énergie avant tout, M. Nadeau avait su donner de l'élan à la prospérité et aux progrès de ses chères missions. La chapelle actuelle de Ste. Flavie, qui était alors un édifice considérable a été érigée par ses soins.

Après treize années toutes marquées au sceau de Dieu, illustrées des œuvres les plus excellentes, et suchargées, lui semblait il, d'occupations et de soins, il ne pouvait apporter toute l'attention qu'il aurait voulu donner à l'administration de sa paroisse de Ste. Luce.

Il obtint en 1850, que M. Duguay vînt résider à Ste. Flavie pour partager ses travaux, et se trouva ainsi ne garder que Ste. Luce.

V

" Il est, a dit Châteaubriand, un homme dans chaque paroisse, qui n'a point de famille, mais qui est de la famille de tout le monde ; qu'on appelle comme témoin, comme conseil, ou comme agent dans tous les actes les plus solennels de la vie civile ; sans lequel on ne peut ni naître ni mourir, qui prend l'homme au sein de sa mère et ne le laisse qu'à la tombe, qui bénit ou consacre le berceau, la couche conjugale le lit de mort et le cercueil ; un homme que les petits enfants s'accoutument à aimer, à vénérer et à craindre ; que les inconnus mêmes appellent *mon père*, aux pieds duquel les chrétiens vont répandre leurs aveux les plus intimes, leurs larmes les plus secrètes, un homme qui est le consolateur par état de toutes les misères de l'âme et du corps, l'intermédiaire obligé de la richesse et de l'indigence. Le pauvre et le riche vont frapper tour à tour à sa porte : le riche pour y verser l'aumône secrète, le pauvre pour la recevoir sans rougir ; qui, n'étant d'aucun rang social, tient également à toutes les classes : aux classes inférieures, par la vie pauvre et souvent par l'humilité de la naissance ;

aux classes élevées, par l'éducation, la science et l'élévation de sentiments qu'une religion philanthropique inspire et commande ; un homme enfin qui sait tout, qui a le droit de tout dire, et dont la parole tombe de haut sur les intelligences et sur les cœurs avec l'autorité d'une mission divine et l'empire d'une foi toute faite !

Cet homme c'est le curé.

Le curé est l'administrateur spirituel des sacrements de son église et des bienfaits de la charité Ses devoirs en cette qualité se rapprochent de ceux que toute administration impose.

Il touche aux passions humaines, il doit avoir la main délicate et douce, pleine de prudence et de mesure.

Il a dans ses attributions les fautes, les repentirs, les misères, les nécessités, les indigences de l'humanité, il doit avoir le cœur riche et débordant de tolérance, de miséricorde, de mansuétude, de compassion, de charité et de pardon !

Sa porte doit être ouverte à toute heure à celui qui l'éveille, sa lampe toujours allumée, son bâton toujours sous sa main ; il ne doit connaître ni saisons, ni distances,

ni contagion, ni soleil, ni neige, s'il s'agit de porter l'huile au blessé, le pardon au coupable, ou son Dieu au mourant.

Il ne doit y avoir devant lui, comme devant Dieu, ni riche ni pauvre, ni petit, ni grand, mais des hommes, c'est-à-dire des frères en misère et en espérances.

Tel est le curé canadien en général ; tel était M. Nadeau en particulier. Aussi, il n'est pas étonnant que ce curé modèle ait conquis l'estime et l'affection de tous à Ste. Luce et dans un rayon fort étendu.

Il devait ce rare succès à ses vertus et tout particulièrement à sa douceur et à sa grande bonté. Il était bon en tout, partout et toujours.

Il évitait de contredire, il craignait de blesser et il s'ingéniait pour pallier, pour excuser les torts de chacun.

Toutefois cette charité, cette douceur, cette bonté n'avaient rien de faible ni de relâché : inflexible contre les abus, sans respect humain, il ne se sentait pas porté à une condescendance coupable.

Il est toujours demeuré fort devant les hommes pour le service de son Maître.

D'où lui venait cette surabondance de tendresse pour les faibles et cette indépen-

dance d'apôtre contre les chrétiens prévaricateurs ? Simplement de son union intime avec Dieu.

La piété, et la charité, et le courage étaient comme les trois compagnons fidèles qui partageant son cœur, paraissaient attachés à tous ses pas.

En effet, des que le zèle commençait à se ralentir ou à prendre une fausse direction, il le remarquait, et ne cessait les exhortations et les avertissements jusqu'à ce que tout fût rentré dans l'ordre. Il connaissait les détours, les dangers, les illusions de l'amour propre ; et les premiers symptômes de la tiédeur ne lui échappaient pas.

Ce guide fidèle et plein d'amour était dans la plus haute acception du mot un père plein de tendresse pour ses paroissiens. Il veillait, priait et s'inquiétait pour eux comme pour des enfants ; il employait tous ses soins à les conduire dans la voie droite, se rappelant toujours qu'il repondrait de leurs âmes.

Le nombre de ceux qui recouraient à sa direction ne se bornait pas à sa paroisse.

On allait à lui par ce qu'on croyait à sa vertu et qu'il paraissait être un dépositaire privilégié de la miséricorde divine.

Arrivés au terme suprême, les grands retardataires dans l'accomplissement des devoirs religieux reclamaient spontanément et exclusivement son ministère ou l'acceptaient volontiers quand on le leur proposait.

Il était l'apôtre des riches, il était bien d'avantage l'apôtre des pauvres, auxquels, grâce à son désintéressement, il faisait de nombreuses aumônes.

Sa bonté, sa charité semblaient l'illuminer, car il avait des consolations pour toutes les misères et des avis utiles pour es positions les plus délicates.

Il écoutait, sans se lasser jamais, le récit souvent répété des souffrances et des ennuis de pères, de mères de famille et les renvoyaient consolés.

La vertu chez M. Nadeau brillait d'un tel éclat que la calomnie n'aurait pas essayé de la ternir.

Cependant cette nature si bonne, si naïve, si inoffensive, a connu la persécution, du reste comme tous les saints dont il était l'émule.

VI

Tout en s'occupant de l'instruction religieuse de ses paroissiens, M. Nadeau

consacrait les moments de loisir qu'il pouvait obtenir à l'étude et au travail de cette grande, noble et féconde science : l'agriculture. Il avait senti augmenter son attrait pour ces connaissances en lisant le juste éloge que fait Mgr. Dupanloup de l'agriculture : nous sommes heureux de le reproduire.

" Si j'ouvre les antiques archives du genre humain, dit l'illustre écrivain, à la première page, avant la chute originelle, au temps même de la primitive innocence, je trouve déjà l'agriculture.

Dans le séjour bienheureux de l'antique Eden, l'homme innocent dut travailler et travailla la terre : *posuit eum in paradiso voluptatis, ut operaretur.* (*Gen.*, 2.)

" Ainsi, le travail, avant d'être un châtiment, fut pour l'homme une loi, une condition de son bonheur, de sa dignité, de son existence. un noble et nécessaire emploi de ses facultés et de ses forces.

" *L'homme*, comme le dit Job, cet illustre pasteur et agriculteur de l'Idumée, l'*homme est né pour travailler comme l'oiseau pour voler.*

" Et quel fut le premier travail donné par Dieu à l'homme ? le travail des champs.

" Et, chose digne d'être remarquée, chez les peuples païens eux-mêmes, comme un souvenir des traditions primitives, une origine divine était pareillement attribuée à l'agriculture : on pensait que l'art qui nourrit les hommes venait du ciel, et qu'un Dieu lui-même avait dû l'enseigner à la terre.

" Aussi, ce n'est pas seulement chez les Hébreux que l'art le plus honoré, le premier des arts, était l'agriculture ; ce ne sont pas seulement les premiers fils d'Adam qui furent agriculteurs et pasteurs ; ni les patriarches, ces hommes si simples et si grands, qui vivaient sous la tente, au milieu des troupeaux et des champs : ouvrons les histoires profanes ; les plus anciens peuples, les Chaldéens, les Egyptiens, les vieux Romains, qu'étaient-ils ? Des peuples guerriers et laboureurs.

" Telle fut l'estime que fit de l'agriculture la sage antiquité ! "

On nous pardonnera cette longue citation, qui donne le secret de l'obligation que s'était imposée M. Nadeau de donner à ses paroissiens l'exemple de la bonne

VII

Ces choses-là ne sont pas inutiles à redire dans une époque comme la notre, où certains préjugés sont encore si puissants, où la dignité est souvent si mal comprise, où certains esprits légers et vains, ignorants de leur temps comme de leurs devoirs, ne sentent pas assez que la noblesse et l'honorabilité qui entourent encore un nom ne confèrent à personne le droit d'avoir d'insensés dédains pour les choses dignes de respect ; où, pour tout dire en un mot, il y a encore des gens qui croiraient s'abaisser s'ils s'occupaient d'agriculture.

M. Nadeau avait un si vif désir de voir se généraliser parmi ses paroissiens le goût de ce mâle et noble labeur si en harmonie avec toutes les vertus domestiques, sociales et chrétiennes, qu'il ne craignait pas de se rabaisser en mettant lui-même quelque fois la main à l'ouvrage ; il dirigeait, surveillait, encourageait ses travailleurs ; provoquant par ses exemples et tous les moyens d'influence en sa possession les progrès d'un art qui intéresse à un si haut degré la prospérité d'un pays.

Après tout, a dit Fénélon, la solidité de l'esprit consiste à vouloir s'instruire exactement de la manière dont se font les choses qui sont le fondement de la vie humaine. Toutes les grandes affaires roulent là dessus. La force et le bonheur d'un Etat consistent, non à avoir beaucoup de provinces mal cultivées, mais à tirer de la terre qu'on possède tout ce qu'il faut pour nourrir aisément un peuple nombreux."

M. Nadeau était pénétré de cette pensée.

La porte de son modeste presbytère était toujours ouverte à toute heure du jour et de la nuit à tous ceux qui reclamaient ses conseils et son assistance ; en effet, M. Nadeau, exerçait la plus large hospitalité.

Le trait suivant que nous empruntons à la *Voix du Golfe* de Rimouski montre jusqu'à quel point il poussait cette vertu de l'hospitalité qui est d'ailleurs le caractère distinctif du peuple canadien.

" On conserve le souvenir d'un naufrage arrivé dans l'Anse de Ste. Luce en 1847. C'était le brig *Ruby*, Capt. Stokoe ; ce marin reçut l'hospitalité au presbytère avec un mousse, et quoique protestant fut si bien traité et si reconnaissant qu'il venait

rendre visite au curé chaque fois qu'il remontait avec un vaisseau dans les eaux du St. Laurent. Comme témoignage de son estime il fit graver l'inscription suivante sur une belle tabatière en argent, qu'il présenta à son ami :—

"Presented by
Capt. R. STOKOE
of the Brig Ruby
to the
Rev. M. NADEAU of the parish of
Ste. Luce, as a token of gratitude,
for his kindness after being ship-
wrecked.

Quebec, 17th March, 1851."

M. Nadeau avait le goût des fondations, des constructions · après avoir érigé l'église de Ste. Luce et les chapelles de Matane et de Ste. Flavie, il en construisit encore une autre en 1867-68 à St. Donat, petite paroisse formée du démembrement d'une partie de celle de Ste. Luce, et dont il fut le desservant.

La fondation de la paroisse de St. Donat fut sa dernière œuvre.

VIII

L'âge et les infirmités commençaient à faire sentir leur effet sur ce tempérament naturellement fort et robuste, mais qui n'avait jamais été ménagé ; les fatigues qu'il avait éprouvées dans ses missions lointaines, les veilles, le travail assidu avaient gravement altéré sa santé.

En septembre 1869, M. T. Théberge qui venait d'être ordonné prêtre, fut envoyé auprès de M. Nadeau comme vicaire.

Il était évident que sa santé déclinait sensiblement ; il était souvent indisposé et se plaignait d'une faiblesse extrême qui allait toujours en augmentant.

Il paraissait tellement frappé de l'idée que sa fin était prochaine qu'il disait souvent à son médecin : " Tout ce que vous ferez autour de moi sera inutile, et vos soins demeureront sans résultat ; il n'y a personne qui puisse me délivrer des mains de la mort."

Dès ce moment, il se comporta comme un homme sûr de ce qui doit arriver, abandonnant le soin de la maison terrestre qui tombait en ruine, et ne songeant plus

qu'au salut de son âme. Il avouait qu'il craignait, non la mort, mais les impénétrables jugements de Dieu.

Soixante années d'une vie d'innocence, de travail, de pénitence ne le rassuraient peu ; il ne se rassurait qu'en pensant aux mérites du Sauveur et à la compassion de la très-sainte Vierge ; il répétait souvent avec amour : " Nous avons un bon Maître et une bonne Maîtresse ! "

Il priait Marie avec une ardente confiance, lui disant : " Vierge sainte, montrez que vous êtes la mère de ce pauvre misérable ! ne dédaignez point de reconnaître pour fils, en cette détresse, celui qui vous honore et vous chérit comme sa mère ! "

Le premier jour de l'année 1869, M. Nadeau, atteint aux sources de la vie par la maladie à laquelle il devait succomber, put cependant se lever, s'habiller, se rendre à l'église et enfin monter dans sa chaire pâle, tremblant sous l'effort de sa souffrance.

Un profond silence régnait dans l'église et laissait parvenir aux oreilles de tous cette voix qui allait bientôt s'éteindre.

Il descendit ensuite de sa chaire : il ne devait plus y remonter.

Toutefois on était bien loin de prévoir une catastrophe prochaine, quand après quelques semaine de douleurs de tête et d'entrailles, son état prit brusquement un caractère alarmant.

La tête surtout paraissait souffrir, ce dont on s'assurait par l'analyse des symptômes que présentait le malade.

Quand à lui, jamais il ne se plaignait ; il parlait de sa maladie avec une sorte de ménagement.

Il souffrait exactement comme un homme fatigué se délasse ; il s'inquiétait, mais des soins qu'il était obligé de recevoir.

Ses pensées étaient à ses pénitents, à ses malades et à ses pauvres.

La maladie de M. Nadeau avait mis tout Ste. Luce en émoi.

On en suivait la marche avec anxiété, et suivant ses phases on passait de la crainte à l'espérance.

Le 8 février Mgr. de Rimouski vint lui-meme lui donner, avec l'onction des infirmês le viatique sacré qu'il reçut avec les sentiments de la plus tendre piété, recommandant d'observer soigneusement tout

ce que le rituel prescrit dans cette circonstance.

Nous lisons à ce sujet sur la *Voix du Golfe* du 12 du même mois :

" Nous apprenons avec regret que M. Nadeau, curé de Ste. Luce, malade depuis plusieurs mois, est à la dernière extrémité. Ce vénérable prêtre a pu recevoir tous ses sacrements avec sa pleine connaissance des mains de Mgr. de Rimouski, pendant que ses paroissiens étaient réunis dans l'église à l'occasion de l'exposition des 40 heures.

" La patience admirable avec laquelle il supporta les souffrances les plus aigües est une cause de grande édification. Quoiqu'il fût sur le point de prendre possession de son nouveau presbytère, il était intimement convaincu qu'il ne quitterait l'ancien que pour aller prendre possession de sa dernière demeure dans le temple érigé par ses soins et où il a prié si souvent pour les fidèles. Espérons pourtant que la vie de ce bon prêtre puisse se prolonger pour attirer de nouvelles bénédictions sur son peuple et augmenter encore la somme de ses mérites personnels."

Ce fut le moment d'une scène attendrissante ; son Dieu était devant lui ; plusieurs de ses confrères revêtus de surplis, un nombre considérable de ses paroissiens, se tenaient à genoux dans le recueillement et le silence.

Rassemblant alors ce qui lui reste de force, M. Nadeau se soulève sur son sopha pour exprimer sa foi et demander pardon.

Mais sa voix se perd au milieu des sanglots ; tous les yeux sont remplis de larmes en recevant les adieux d'un si bon père et chacun croit bien assister au départ d'un juste qui monte à la Patrie.

Il avait réglé la veille toutes ses affaires. Il jouissait encore de toutes ses facultés, mais bientôt les défaillances se firent sentir.

Depuis le mardi 10 février, il ne s'opéra pas de grands changements dans son état, mais il était d'une grande faiblesse, pouvant à peine lever les mains et se faire entendre.

Le vendredi suivant dans la nuit, le malade entra en agonie : il éprouva une série de spasmes et de fortes convulsions et sa mort parut si imminente que Messire Duguay qui, depuis le dimanche précédent n'avait pas un seul instant quitté son

chevet, commença, debout près de son lit, les prières pour demander une bonne mort, et les assistants parmi lesquels étaient ses confrères Messires Béland et Théberge s'unissaient à ses prières ; M. Duguay commença ensuite les prières des agonissants.

M. Nadeau ne mourut pas cependant, et après une nuit d'agonie, il reprit sa pleine connaissance.

On put croire, pendant quelques heures, que la Providence prenait en pitié tant d'âmes affectionnées au malade, que, touchée de leurs instantes prières elle le rendait à la santé.

Cet espoir dura peu.

Dans la soirée du 13, les symptômes reprirent leur intensité, et le dimanche, 14 après une nuit de la plus laborieuse agonie, à deux heures et demi du matin, il rendit son âme à Dieu.

Toute sa vie il s'était préparé à ce solennel passage et dans le cours de sa maladie il s'y était disposé d'une manière toute prochaine.

Quand un fruit est arrivé à sa complète maturité, le père de famille le cueille, quel

que soit l'ornement dont il dépouille ainsi son jardin.

M. Nadeau avait assez travaillé, assez souffert, assez combattu ; il avait fourni une longue course, et Dieu, pour qui il avait tout sacrifié et tout entrepris, l'appela à lui pour le récompenser.

IX

Cette mort, bien qu'elle fût prévue, consterna la paroisse.

Le dimanche à six heures du matin les dépouilles du défunt furent exposées à la vénération des fidèles dans le grand salon du presbytère neuf qui fut transformé en chapelle ardente.

Le défunt était assis dans un fauteuil au milieu de la chambre mortuaire, revêtu de ses habits sacerdotaux et tenait à la main un crucifix.

A dater de ce moment jusqu'à celui des funérailles, s'établit un concours immense pour vénérer ses restes mortels. Il était à peine interrompu de dix heures du soir à cinq heures du matin, et pendant cet intervalle de chaque nuit, bien des personnes veillèrent auprès du défunt.

Ce concours de visiteurs était composé de personnes de tout âge, de tout sexe et de toutes conditions.

Des pères, des mères de familles apportaient leurs enfants, les recommandaient au défunt et leur faisaient toucher ses dépouilles vénérées.

Un mort est pour les enfants un sujet d'effroi. Eh, bien ! non, ils ne s'effrayaient pas de M. Nadeau.

On ne saurait rapporter tous les témoignages de vénération adressés à cet excellent prêtre. Encore un qu'on ne saurait omettre : c'est l'attitude triste et respectueuse de ceux qui le visitaient.

Pendant ce flux et reflux incessant de la foule, il ne se produisit aucun désordre ; les enfants ne faisaient pas entendre de cris, c'était un recueillement, un silence profond, interrompu par des gémissements ou de tristes adieux.

M. Nadeau, avons-nous dit, était décédé le dimanche matin et l'exposition de ses restes vénérés fut prolongée jusqu'au mardi suivant et quoique la température de la chambre mortuaire fut assez élevée à raison de la foule de visiteurs et au nombre de cierges brûlant autour du catafal-

que, on ne s'appercevait d'aucune odeur. et cependant aucun moyen connu de la science n'avait été employé pour la prévenir.

Les funérailles furent fixées au mardi 16, à dix heures du matin.

L'église était splendidement décorée ; le chœur était drapé de noir et les fenêtres en étaient voilées ; à gouche s'élevait une estrade pour Mgr. de Rimouski qui avait bien voulu rehausser de sa présence l'éclat des funèbres cérémonies.

Au centre du chœur s'élevait le catafalque : le défunt y était revêtu de ses habits sacerdotaux : on l'apercevait de toutes les parties de l'église.

Le catafalque était surmonté d'un dais noir et blanc, partant de la voûte et allant, par quatre larges banderolles se rattacher aux colonnes du chœur.

Malgré l'état affreux des chemins et de la température qui semblait avoir rendu toute communication impossible, l'église était littérallement remplie de fidèles qui étaient venus payer au défunt leur tribut d'affliction et de regrets.

A dix heures commença l'office des morts ; la messe fut chantée par M. le

Grand Vicaire Langevin, ayant pour diacre M. A. Chouinard, curé de St. Mathieu et M. T. Théberge, vicaire de Ste. Luce pour sous-diacre.

Pendant l'office, un chœur d'amateurs de Rimouski sous la direction de MM. A. Michaud et E. L. Gauvreau avaient prêté leur bienveillant concours, et M. A. E. Letendre présidait à l'harmonium. L'harmonie s'ajoutait à ce spectacle funèbre et grandiose et à l'émotion que causait la triste cérémonie.

Mgr. de Rimouski répondit au secret désir des assistants en faisant l'oraison funèbre du vénéré défunt. Comme il n'y avait pas de sténographe, nous regrettons de ne pouvoir donner le texte même de ce remarquable morceau d'éloquence.

Cependant nous allons essayer d'en faire un résumé en conservant les pensées principales et même la forme autant que nos faibles moyens le permettront.

Nous n'oserions reproduire inparfaitement et offrir quelques unes des pensées de l'éloquent prélat au public, si l'importance même de cette oraison dans cette circonstance, ne nous en faisait en quelque sorte une nécessité.

Si les personnes qui ont entendu le savant prédicateur en cette occasion remarquent des lacunes ou d'autres incorrections dans le résumé de ses importantes paroles elles seront indulgentes envers nous parce que nous nous faisons l'écho d'une voix que sans doute elles aimeraient encore à entendre, et que ces lignes rendront plus vif le souvenir des hautes pensées et des nobles sentiments qu'il a exprimés. Sa Grandeur qui n'a en vue que le bien nous pardonnera notre témérité.

Monseigneur choisit pour texte ces paroles du chapitre IVme de la seconde épitre de St. Paul à Timothé :

" Jai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi, il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de la justice, que le Seigneur, le juste Juge, me donnera en ce jour et non-seulement à moi, mais à tous ceux qui chérissent sa venue."

L'orateur commença par montrer que ces paroles n'avaient point été prononcées autrefois par l'Apôtre dans un esprit d'ostentation ou de vaine gloire ; mais dans nn esprit de charité, pour la consolation des fidèles qu'il avait évangelisés, et qui,

allant bientôt perdre leur père dans la foi, se seraient abandonnés à une trop grande douleur, s'ils n'avaient pas été fortifiés par le souvenir de la magnifique récompense dont il allait jouir bientôt pour ses immenses travaux.

"Ainsi en est-il de vous, paroissiens de Ste. Luce, continua l'éloquent prélat, vos têtes se courbent sous le poids de la tristesse, vos cœurs sont brisés de douleur, car votre bon, votre bien aimé curé n'est plus !

"Celui que vous avez tant aimé, celui qui fut votre père, votre bienfaiteur, votre guide, votre ami dévoué, votre gloire, votre joie, celui qui fut si longtemps au milieu de vous, vous a quittés !

"Cette voix éloquente, ces discours inspirés, ces leçons de sagesse, ces conseils paternels, ces exhortations chaleureuses et pathétiques, qui, si souvent, ont retenti à vos oreilles comme une suave harmonie, qui ont été un flambeau à votre esprit, une suavité à vos cœurs, vous ne les entendrez plus.

"Et vous seriez tentés de vous abandonner entièrement à la vivacité de votre douleur, si vous ne pensiez l'entendre

encore vous adresser ces paroles : Ne pleurez pas, mes chers enfants, ne vous laissez pas aller à la tristesse à cause de moi, fortifiez-vous dans la pensée que j'ai combattu le bon combat, que j'ai achevé la tâche qui m'avait été confiée, que ma course est terminée, que j'ai conservé la foi parmi vous, et que maintenant je n'attends plus que ma couronne."

En poursuivant son discours, l'évêque de Rimouski deroule un tableau abrégé des travaux du vénérable pasteur, de sa fermeté, de sa persévérance jusqu'au dernier jour, de sa résignation, lorsqu'on lui annonça ses derniers moments ; de sa piété dans la réception des derniers secours de l'église, de son calme, de sa patience dans ses cruelles souffrances ; et maintenant qu'il est mort, plein de jours et de gloire, tous les préjugés se taisent et toutes les voix s'élèvent pour rendre hommage à l'élévation de son esprit, à la grandeur de son courage, à la bonté de son cœur, si tendre pour les pauvres, si fidèle à l'amitié, et au désintéressement de ses vues dans toutes ses entreprises.

"Maintenant, conclut l'éminent Orateur, nous devons lui payer le dernier tribut de l'amitié, et prier pour le repos de son âme.

"Quelque haute que soit la position qu'il a occupée, nous ne reclamons pas pour lui, plus que pour aucun autre, l'exemption de toutes les fragilités de la faiblesse humaine.

Mais il a quitté ce monde préparé et fortifié par les sacrements et par une vie saintement laborieuse, par une vie de piété sincère et sans ostentation, par un dévouement entier à sa mission, et dans le cas où la fragilité humaine laisserait encore dans cette grande âme quelque tache à effacer, avant qu'elle soit trouvée assez pure pour paraître en la présnce de Dieu, oh ! prions de tout notre cœur ; c'est notre magnifique et consolante croyance, que séparés de corps nous sommes unis d'esprit ; que nous pouvons encore l'aimer et prier pour lui : que nous pouvons l'aider de nos pauvres et humbles, mais ferventes prières.

"Et vous catholiques, tous ensemble et chacun privément, riches et pauvres,

petits et grands, de tout rang, de toutes conditions, vous lui devez une dette de gratitude, que vous ne pourrez jamais payer. Ah ! du moins priez pour lui ! ! *Seigneur, donnez lui le repos éternel*, et *que la lumière de l'immortalité brille à ses yeux ! !*

"Encore un moment et vous direz adieu à ses restes mortels.

"Encore un moment et il ira solennellement se reposer dans sa tombe en recevant de tous un dernier adieu.

"Il ira prendre place sous la voûte de cette église qu'il a élevée de ses mains.

"Il s'en ira, entouré de toutes les prières de l'église, et quand les accents des mélodies funèbres retentiront sous les nefs sacrées, vous croirez entendre s'y mêler suavement et résonner encore après elles ces consolantes paroles : " J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé ma course, j'ai conservé la foi, et il ne me reste plus qu'à recevoir la couronne de la justice."

Après ces éloquentes et touchantes paroles, interrompues par des sanglots, les chœurs entonnèrent les prières de l'absoute, accompagnés du jeu triste de l'harmonium.

Le clergé entourait le catafalque, les fidèles baignés de larmes et sous l'émotion du discours qu'ils venaient d'entendre priaient dans le recueillement et le silence. Mgr. répandit l'eau sainte, l'encens bénit et des prières ferventes autour de cette dépouille vénérée.

Le service funèbre était terminé.

Mais avant de transporter le corps à sa dernière demeure et au moment de fermer le cercueil, tous les regards se portent sur cette auguste figure où brille un rayon de sainteté, et chacun, à travers ses larmes lui dit au fond de son cœur un tendre et suprême adieu.

Le cercueil est sorti du catafalque, repris par ses porteurs, les marguilliers de l'œuvre, et c'est au milieu d'un morne silence qu'on le voit lentement s'enfoncer sous la voûte qui le conduit au caveau.

A midi, l'église était muette, les cierges éteints !

Ste. Luce avait perdu son premier curé.

afalque, les
sous l'émo-
d'entendre
t le silence.
ncens bénit
ur de cette

hiné.
le corps à
moment de
regards se
e où brille
, à travers
son cœur

catafalque,
arguilliers
'un morne
s'enfoncer
caveau.
les cierges

nier curé.